PROJET PHILOSOPHIE – « LIBERTÉ ET CONFINEMENT »

Peut-on être libre tout en étant confiné ?

Samedi 02 mai 2020 : jour 50. Voilà donc cinquante jours que je ne connais plus le « monde extérieur ». Voilà donc cinquante jours que le monde vit confiné pour lutter contre le COVID - 19. Cinquante jours, ni plus courts ni plus longs que d'ordinaire, mais pourtant tous les mêmes : le printemps cette année semble comme l'automne, plutôt monotone. Comme le poète Guillaume Apollinaire, « j'écoute les bruits de la ville / et prisonnier sans horizon / je ne vois rien qu'un ciel hostile / et les murs nus de ma prison ». Naturellement, il y a de quoi faire en cinquante jours. Travailler, étudier, lire la Peste d'Albert Camus et se cultiver ; dormir, parfois toute la matinée ; passer du temps avec sa famille, à discuter, à rire, à s'amuser ; écouter de la musique et danser ; jouer de mon instrument, parfois des après - midi entières ; faire du sport, courir malgré les restrictions de temps et de distance, ou plutôt s'initier à la musculation ; trier et ranger, et se débarrasser de toutes les vieilleries qui ne nous serviront plus jamais à rien ; appeler les grands - parents et les cousins, discuter pendant des heures avec les amis, mais aussi s'ouvrir aux rencontres en ligne, et se perdre sur les réseaux sociaux ; s'agacer des médias pour lesquels rien ne semble plus intéressant que le COVID - 19 et réagir aux discours successifs des femmes et hommes politiques, écoutés avec attention.

Cette liste est si longue que je pourrais me féliciter de paraître productif, mais il y a certains jours où je ne fais rien, non pas à attendre, mais à penser à tout ce qui me manque du monde extérieur. Aller courir comme avant, en forêt et dans les champs pendant plusieurs heures ; me promener dans les rues de ma ville, de Massy, de Paris ; partir de chez moi et

attendre le bus le matin, prendre les transports en commun, effectuer les trajets quotidiens auxquels je suis attaché ; me rendre au lycée, et voir les visages de l'environnement dans lequel je vis habituellement ; voir, discuter et rire avec mes amis et ma famille, qui me manquent beaucoup. Une période de confinement paraît maintenant bien plus pesante. Alors, je me pose une question : sommes-nous libres en étant confinés ?

Tout d'abord, peut-être que oui, nous sommes libres. Au fond, je trouve avec le confinement beaucoup de temps pour faire ce que j'aime faire. Nous pourrions presque trouver en cela une nouvelle forme de liberté, dont nous sommes habituellement privés lorsque l'on manque de temps. Effectivement, la vie est particulièrement rythmée en temps normal. Comme beaucoup d'autres adolescents, je me réveille vers 06h, je pars de chez moi vers 07h, je suis au lycée de 08h à 18h, je rentre chez moi vers 19h, je travaille jusque tard dans la nuit, puis je vais me coucher. De fait, les journées passent et je ne trouve pas beaucoup de temps à consacrer aux activités extra - scolaires, comme jouer de mon instrument, faire du sport, ou encore m'engager aux côtés d'associations. Désormais, je trouve plus de temps pour ce type d'activités. Dans la mesure où je ne suis plus encadré par le schéma habituel « métro - boulot - dodo », il est possible de considérer que je suis plus libre.

Par ailleurs, une période de confinement représente sans doute une bonne occasion d'apprendre à être heureux différemment, à s'adapter à la situation dans laquelle nous nous trouvons pour trouver le bonheur. Après tout, comme le chante l'ours Baloo dans le Livre de la Jungle, «il en faut peu pour être heureux, il faut se satisfaire du nécessaire ». Ici, Baloo s'inspire sans aucun doute de la thèse du philosophe grec Epicure face au bonheur. De même, le philosophe Friedrich Engels affirmait que « la liberté, c'est savoir reconnaître ce qui est nécessaire ». Ainsi, le confinement est pour chacun l'occasion de se concentrer sur ce qui est réellement essentiel. De plus, le confinement ne nous enlève ni la liberté de pensée, ni même la liberté d'expression puisque, à l'heure actuelle, nous pouvons nous exprimer en ligne, sur les réseaux sociaux ou via des messages par exemple.

Toutefois, peut-être que non, nous ne sommes pas libres. Certes, le confinement offre la possibilité de penser de façon différente, avec une certaine forme de recul. Habituellement, même si il est possible d'émettre de nombreuses critiques, nous sommes tous conditionnés par la société dans laquelle nous vivions. Avec le confinement, l'influence de notre société sur nous-même est toujours importante, mais elle est restreinte. Cependant, il faut comprendre que le confinement nous restreint encore plus dans nos manières de penser. En effet, nous n'avons plus la possibilité de vivre des expériences dans le « monde extérieur », qui nous permettraient de nuancer nos réflexions, de s'ouvrir à d'autres idées, de rencontrer une opposition. De fait, nous n'avons plus vraiment la possibilité de faire évoluer nos raisonnements. Alors, la liberté de penser est garantie, mais la liberté de faire évoluer nos pensées, ou la liberté de bien penser, quant à elle, est plutôt restreinte.

Par ailleurs, le confinement nous prive de la liberté de vivre les petits moments de la vie quotidienne. Or, même s'il semble important de connaître des multiples changements

dans nos habitudes pour ne pas se lasser de vivre, il demeure certaines choses auxquelles nous restons très attachés, ces mêmes choses qui nous rendent heureux. Personnellement, il est difficile pour moi de ne pas aller chercher le bus, le prendre et emprunter le chemin du lycée à l'heure où le soleil se lève doucement et l'air semble encore frais ; de ne plus retrouver et saluer tous mes amis le matin ; de ne plus traverser les couloirs du lycée où la foule de lycéens rend le passage compliqué ; de ne plus prendre le temps de souffler lorsque je rentre chez moi après une longue journée dans le « monde extérieur » ; de ne plus aller au conservatoire de musique ou courir en forêt à la tombée de la nuit. Toutes ces habitudes paraissent sans doute anodines, mais ce sont des moments qui manquent beaucoup lorsque, parce que nous sommes enfermés, nous n'avons plus la liberté de les vivre.

Enfin, le confinement représente une entrave aux liens sociaux et aux liens affectifs pour tout individu, pour qui il devient alors impossible de sortir de chez lui. Pour la plupart d'entre nous, ces liens demeurent ce qui nous manque le plus pendant cette période de confinement. En effet, nous rêvons tous de notre famille, de nos amis, de nos proches, des personnes qui sont importantes à nos yeux, celles que nous aimons. Finalement, ce sont elles qui donnent du sens à notre vie. Selon moi, vivre ne se résume pas à naître, grandir, étudier, travailler, vieillir, mourir, et la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue dans ces conditions, elle ne serait pas digne d'intérêt ; tandis que lorsque nous connaissons des expériences, des sentiments, des émotions, qu'elles nous apportent le bonheur comme la peine, alors la vie trouve un sens, et c'est là que nous nous sentons réellement vivre. Cependant, le confinement restreint la possibilité de vivre des expériences et empêche la possibilité de rencontrer ceux que l'on aime. Selon le romancier André Langevin, « la liberté, c'est de pouvoir se rendre au bout de son bonheur ». Selon moi, le bonheur se trouve auprès de ceux que j'aime. Et même si ce que nous éprouvons pour ces personnes est quelque chose de plus bien fort que l'éloignement, la possibilité de les voir apparaît comme une liberté essentielle dont le confinement nous prive.

Finalement, l'essentiel ne serait-il pas de se demander qu'est-ce que la liberté ? Evidemment, le confinement apparaît comme contraire à la liberté. Toutefois, comment peut-on définir la notion de « liberté » ? Les dictionnaires en donnent tous des définitions multiples. Celle qui me semble la plus juste est la suivante : « la liberté correspond à la possibilité qu'a l'Homme d'agir de manière autonome, sans être soumis à la fatalité ni au déterminisme ». De fait, il me semble difficile de reconnaître que les Hommes puissent être libres, dans la mesure où la conduite de tout individu est influencée par la société dans laquelle il vit, par ses relations avec les autres individus, par ses « passions » et ses « pulsions », par ses expériences et son histoire. D'ailleurs, le physicien Albert Einstein écrivait : « je ne crois point, au sens philosophique du terme, à la liberté de l'Homme ; chacun agit non seulement sous une contrainte extérieure, mais aussi d'après une nécessité intérieure ».

De fait, la liberté est quelque chose de relatif. Selon moi, nous ne sommes pas libres, et nous ne pouvons affirmer être libre que par rapport à quelqu'un. A ce sujet, la romancière Fatou Diome demandait « que signifie la liberté, sinon le néant, quand elle n'est plus relative

à autrui ». Par exemple, nous ne pouvons pas affirmer que les citoyens d'un pays comme la fédération de Russie sont libres, même si beaucoup d'entre eux se considèrent comme tel. En revanche, nous pouvons affirmer qu'ils sont plus libres que les citoyens d'un pays comme la Corée du Nord, et moins libres que les citoyens d'un pays comme l'Allemagne. D'ailleurs, la nécessité d'établir des comparaisons pour mesurer la liberté de l'individu est d'autant plus importante, parce que, plus que la liberté en elle - même, la notion même de « liberté » évoque quelque chose de différent à chacun, et c'est une chose sur laquelle il est difficile de s'accorder sans avoir recours à la comparaison de cas concrets.

Toutefois, il est encore plus difficile de s'accorder sur ce que signifie la liberté lorsque la société dans laquelle nous vivons fait face à une situation exceptionnelle qui soulève de nombreuses interrogations. Que signifie « être libre » à l'heure où nous devons choisir entre l'enfermement ou le risque de propager une épidémie aussi importante que le COVID - 19 ? Est-ce-que la privation des libertés dont nous jouissons habituellement ne représente pas un moyen de se sentir en sécurité ? L'homme politique et philosophe Benjamin Franklin affirmait que « ceux qui peuvent renoncer à la liberté essentielle pour obtenir un peu de sécurité temporaire, ne méritent ni la liberté ni la sécurité ». Quant à lui, l'homme politique et homme de lettres Victor Hugo écrivait que « la liberté commence où l'ignorance finit ». Ainsi, dans une situation où nous ignorons de quoi demain sera fait, la solution serait-elle de braver les consignes pour se sentir libre, ou plutôt de consentir à renoncer aux libertés que nous connaissons en temps normal ? Personnellement, j'imagine que nous devrions trouver un compromis, une façon de retrouver les libertés qui nous ont échappées lors de la période de confinement, malgré le fait de rester prudent et de veiller à éviter les risques, car, comme l'écrivait le journaliste, philosophe et homme de lettre Albert Camus dans un roman qui me semble être de circonstances - la Peste - « personne ne sera jamais libre tant qu'il y aura des fléaux ».

Ainsi, lorsque l'on me demande quelle est la première chose que je ferai lorsque, d'ici une dizaine de jours, je pourrai de nouveau aller à la rencontre du « monde extérieur », je réponds que je ferai simplement tout ce qui me permettra de me sentir libre. Je courrai, dans la forêt et à travers champs, sans restrictions de temps ni de distance ; je prendrai les transports en commun, simplement pour le plaisir que je prends à attendre quelques minutes à l'arrêt ou sur le quai, puis à observer ce qui se passe à l'extérieur depuis la fenêtre du bus ou du RER ; je me promènerai et trainerai dans les rues, dans ma ville et jusqu'à Paris ; je rencontrerai les personnes avec qui j'ai discuté en ligne ces derniers temps, ainsi que mes grands-parents, mes cousins et mes amis qui me manquent énormément ; j'organiserai des soirées avec eux pour l'été, quand toute cette histoire sera enfin terminée. Et lorsque tout rentrera dans l'ordre, quelque chose aura changé : je trouverai toujours le bonheur dans les petits moments anodins du quotidien, mais en plus de cela, je serai conscient d'être un homme libre.

Arthur